



PONTIFICIA  
ACADEMIA  
SCIENTIARVM

# COMMENTARII

---

Vol. I

N. 9

---

F. J. J. BUYTENDIJK

## VERS UNE PHYSIOLOGIE ANTHROPOLOGIQUE

EX AEDIBVS ACADEMICIS IN CIVITATE VATICANA



PONTIFICIA  
ACADEMIA  
SCIENTIARVM

## VERS UNE PHYSIOLOGIE ANTHROPOLOGIQUE

F.J.J. BUYTENDIJK  
*Academicien Pontifical*

SUMMARIVM — Physiologia anthropologica id sibi proponit: inquirere quid propriae uniuscuiusque hominis qualitates efficiant in eius vitae actiones et regulas. Haec autem investigatio, praeter alia auxilia quae ei praebet hodierna ars medica, eo potissimum fundamento fulcitur, quod intra nos ipsos figuram invenimus eius vitae, quam ex prima iuventute viximus. Auctor per exempla declarat quid quaerat physiologia anthropologica, et quae via sequenda sit ad conclusiones deducendas.

L'idée d'une physiologie anthropologique comme science empirique est fort simple. Elle pose la question générale jusqu'à quel degré on peut prouver l'influence des propriétés spécifiques de l'homme sur les fonctions normales des organes, des tissus, des cellules et des processus intracellulaires, comme le métabolisme et la perméabilité.

Pour éviter tout malentendu, il faut se rendre compte, que la spécificité de l'être humain n'est pas limitée à sa vie spirituelle, son intelligence, sa conscience réflexive. Tout le corps humain, son anatomie et les phases de son développement ont des caractères exceptionnels. L'idée d'une physiologie anthropologique est conforme aux idées posées dans la science médicale contemporaine par rapport à l'influence de la personnalité, donc de sa constitution physique, de ses relations existentielles et leur

---

Note présentée le 4 octobre 1962 au cours de la Session Plénière de l'Académie Pontificale des Sciences.

historicité sur la prédisposition aux troubles différents, au développement et à l'issue des maladies. La problématique d'une telle pathologie anthropologique se joint aux expériences des médecins de tout temps. A présent ces expériences s'éclaircissent par le sens profond que la notion d'inconscient a reçu par la psychanalyse. Celle-ci nous a révélé la forme *pathique* de l'existence humaine comme une dimension originale et permanente de sa réalité psychique et corporelle.

Le médecin moderne a pris conscience du fait indéniable que l'existence humaine, dans toute son historicité personnelle et dans chaque engagement actuel, doit être comprise comme le dynamisme <sup>(1)</sup> d'une polarité et d'une hiérarchie des rapports du « physique » et du « psychique ». L'étude approfondie de plusieurs maladies somatiques a montré qu'on ne peut pas indiquer un domaine d'événements corporels complètement isolé de toute liaison directe ou indirecte à la subjectivité <sup>(2)</sup>. Cette liaison est aussi prouvée d'une façon évidente par les effets suscités par l'hypnose et la suggestion, qui — comme on l'a constaté depuis longtemps — peuvent provoquer des symptômes corporels comme les hémorragies, la fièvre, des modifications de l'excrétion rénale, des troubles pathologiques et des guérisons étonnantes.

On n'a pas besoin de s'aventurer dans les questions philosophiques, qui sont suscitées par la notion de l'unité psychophysique de l'homme et la possibilité des maladies psychosomatiques, pour accepter avec une grande sympathie l'orientation anthropologique dans les diverses disciplines de la médecine et aussi les connaissances empiriques qui en résultent. Les limites et la position méthodologique d'une telle *anthropologie médicale* sont encore incertaines. Il faut se rendre compte que

---

<sup>(1)</sup> Le « dynamisme » se définit dans les sciences médicales par sa position antithétique à l'égard du mécanisme. H. EY, *Etudes Psychiatr.*, I, p. 169 (Desclée de Brouwer, Paris, 1952).

<sup>(2)</sup> « Les liaisons sont toujours inconnues ». R. RUYER, *La genèse des formes vivantes*. Flammarion, 1958.

le corps humain peut être décrit dans tous ces détails morphologiques et physiologiques comme un système physique compliqué, mais qu'une telle analyse objective nous cache l'aspect complémentaire, à savoir l'ordre thématique des phénomènes corporels. Il nous faut une autre approche et d'autres expériences pour constater que « l'événement » physiologique, même élémentaire, est déjà revêtu d'un *sens* et obéit donc à ses lois biologiques et psychologiques » (1).

Les fondateurs illustres de la physiologie expérimentale du siècle passé en étaient profondément convaincus. Tant que les recherches visent encore l'auto-organisation des régulations et adaptations somatiques, on constate toujours une finalité originelle qui ne s'explique pas par les structures constituées, ni même si l'on introduit le point de vue cybernétique (2). Il faut supposer une fonction structurante, un « adjustment » (ADRIAN), un « wisdom of the body » (CARLSON), une « integration » (SHERRINGTON), qui est d'origine spécifiquement vitale. Cette supposition nous rappelle « l'idée directrice », « l'arrangement organique » de CLAUDE BERNARD, notions conçues comme une « force législative, mais nullement exécutive ». Par cette conception le dualisme cartésien et toutes les théories vitalistes qui en résultent, étaient écartés en principe.

« L'idée directrice » est identique — comme le Père SERTILLANGES nous l'a révélé — à la fameuse « forme substantielle » de Saint Thomas, qui ne doit pas être conçue comme « une réalité concrète, distincte de la matière comme une chose est distincte d'une autre chose, mais proprement comme une *idée* de réalisation, un *art interne*, qui dirige l'évolution de son sujet non comme un moteur logé dans une carlingue dirige son avion, mais comme l'idée d'un musicien dirige le déploiement d'une symphonie » (3).

(1) P.P. 16.

(2) R. RUYER, *La Cybernétique et l'origine de l'information*. Flammarion 1954.

(3) A.D. SERTILLANGES, P.P., *La philosophie de Claude Bernard*. Aubier, 1943, p. 100.

« Tout organisme », disait J. VON ÜXKÜLL, « c'est une mélodie qui se chante elle même ». « Ce n'est pas dire qu'il connaît cette mélodie et s'efforce de la réaliser » (1). Il est intéressant de constater une convergence surprenante des cours de pensées modernes dans la biologie et la médecine vers la même idée, à savoir que « l'organisme est impensable sans les unités de signification qu'une conscience y trouve et voit s'y déployer ». « Cette idée permet de conserver sans l'hypothèse d'une force vitale (ou d'un psychisme, un principe d'ordre actif) la catégorie de vie » (2). Pour mieux comprendre la nécessité de fonder une « physiologie anthropologique » comme une science empirique qui se distingue en principe d'une physiologie analytique, il faut se rendre compte que toutes les sciences se développent par une objectivation et une thématization d'un domaine d'expériences phénoménales. On ne cherche pas pour l'explication des phénomènes « un fondement réel (Seinsgrund) sur lequel repose l'être, mais une *idée*, donc un fondement de connaissance (Erkenntnisgrund) où tous les faits particuliers trouvent leur vérité » (3).

Ce principe, formulé par GOLDSTEIN (4), rejette définitivement le dogmatisme des physiologistes d'autrefois, qui ont accepté que les caractères d'un organisme — et aussi de l'homme — à savoir la propriété de fixer *lui-même* les conditions de son équilibre, de *se* créer un milieu externe et interne — *devraient* être « le résultat microscopique d'une multitude de processus élémentaires identiques à ceux des systèmes physiques » (5).

Chaque science a son histoire. Elle est toujours caractérisée par une révision des conceptions théoriques basée sur des expé-

(1) *La structure du comportement*. P.U.F. 1949, p. 215.

(2) *Op. cit.*, p. 209.

(3) La pensée précède l'observation scientifique. Il n'y a pas une donnée de perception isolée. A.G.M. VAN MELSEN, *Operationalisme en causaliteit*. « Alg. Ned. Tijdschr. v. Wijsbegeerte en Psychol. », 54, 1962, p. 279.

(4) K. GOLDSTEIN, *Der Aufbau des Organismus*. den Haag, 1934, p. 242.

(5) *Op. cit.*, p. 207.

riences nouvelles, qui sont souvent inaugurées par une intuition provisoire, qui s'exprime par des concepts nouveaux.

L'histoire de la physiologie montre une période de plusieurs siècles, dans laquelle les recherches ont visé une description des relations fonctionnelles objectives. L'analyse de plus en plus détaillée de ces fonctions a suscité une micro-physiologie, dont un grand nombre d'expérimentateurs s'occupent à présent. Des moyens techniques d'une finesse admirable les mettent en état d'étudier exactement les phases successives du métabolisme cellulaire, la fonction des mitochondries et la perméabilité des membranes, ainsi que l'analyse physico-chimique de l'excitation locale dans les synapses du système nerveux. On est aussi de plus en plus informé sur la structure des protéines, le mécanisme de la résorption et nombre d'autres processus, qui se déroulent dans les dimensions moléculaires de l'organisme. L'importance de ces expériences pour la médecine pratique est convaincante, mais l'intérêt exclusif pour cette micro-physiologie nous fait perdre de vue l'aspect essentiel de l'existence corporelle humaine.

L'existence individuelle de l'homme qui se réalise à travers son corps, n'est pas du même ordre que la vie d'un organisme en rapport avec son milieu. Une certaine analogie entre l'existence humaine et la vie animale est quand-même indéniable. Les résultats des analyses physiologiques des comportements élémentaires des animaux ne sont intelligibles que par le concept d'une subjectivité inconsciemment vécue et anonyme. Ainsi le physiologiste MAGNUS a résumé ses expériences sur les réactions de posture en disant à juste titre, que « l'animal *organise soi-même* son système nerveux de la façon la plus correcte et la plus efficace ». On est obligé de s'exprimer de la même manière en décrivant une activité que nous exécutons spontanément et inconsciemment, mais qui est pourtant accomplie par le sujet humain lui-même.

J'ai expliqué dans une étude du mouvement humain, que

la structure des comportements comme relation significative d'un sujet à la situation est donnée objectivement (1).

La notion du sujet n'implique pas la conscience, mais elle exprime l'évidence d'une expérience, qui résulte d'une participation à *tel* homme ou à *tel* animal. Le sujet n'est pas une chose parmi d'autres choses, mais le sujet est — comme la philosophie scolastique l'a exprimé clairement — un « *quo ens est*, ce par quoi l'étant existe ». J'ai essayé de montrer la valeur scientifique de cette *notion* du sujet.

Ainsi il faut conclure, avec M. HENRI EY, l'éminent psychiatre français, que *la réintroduction du sujet dans la physiologie et la biologie est la grande affaire de la pensée moderne* (2). Cette réintroduction ouvre l'accès à deux domaines de recherches positives, à savoir l'étude des comportements et d'une physiologie anthropologique, c.à.d. l'étude des fonctions vitales en tant qu'elles sont organisées dans l'existence normale de l'homme, donc par la personne telle qu'elle est « en situation » et telle qu'elle s'est constituée au cours de son historicité individuelle.

Pour élucider le fondement théorique d'une physiologie anthropologique et tracer une esquisse provisoire de ses thèmes majeurs, il faut reconnaître que la réalité humaine a une dimension qui manque en principe même à la vie des animaux supérieurs. La subjectivité spirituelle humaine, la conscience réflexive et la conscience de soi caractérisent l'homme comme un être culturel et donc historique. Mais il va sans dire que toute expression spirituelle se fait à travers le corps. Dans nos comportements les plus simples, comme la marche et l'attitude, dans nos gestes et nos signes, dont l'exécution est entièrement inconsciente, on voit s'exprimer toute une histoire culturelle et des valorisations personnelles. Ainsi il faut concevoir

---

(1) *Attitudes et mouvements*. Desclée de Brouwer, 1947.

(2) Preface du livre de V. VON WEIZSÄCKER. *Le cycle de la structure*. Desclée de Brouwer, 1958, p. 16.

le corps comme l'incarnation de l'esprit, ou — suivant une expression de MERLEAU PONTY — le corps est un « esprit captif » et « un corps connaissant ». La valeur scientifique de ces notions est démontrée par le fait que nous ne savons jamais comment nos intentions se réalisent corporellement par l'exécution de nos comportements et de nos conduites.

Si l'on rencontre autrui, le salue et lui adresse la parole, c'est notre corporalité animée qui doit être à notre disposition. Cette disponibilité ne peut pas être entendue comme instrumentale. Sans doute il y a des organes, c.à.d. des outils, il y a une structure déjà montée dans le système nerveux, mais c'est notre subjectivité consciente et inconsciente, qui représente cet « *art interne* » mentionné par SERTILLANGES.

La grande affaire d'une physiologie vraiment humaine est de prendre au sérieux l'unité psychophysique et de démontrer même dans les détails des fonctions comportementales, ainsi que dans les régulations et adaptations végétatives que « mon existence comme subjectivité ne fait qu'un avec mon existence comme corps et avec l'existence du monde ». Nous retrouvons dans chaque moment de notre vie au « coeur » de notre subjectivité notre monde habité depuis notre prime jeunesse, mais ce monde propre se manifeste implicite, « contracté dans une prise globale », dans notre corporalité, « l'esquisse provisoire de notre existence » (1).

Une physiologie anthropologique, qui doit se constituer graduellement comme une science positive et systématique, trouve son issue dans la connaissance des propriétés spécifiques de la réalité humaine en générale.

Il est impossible d'énumérer ces propriétés. Mentionnons-en quelques-unes, dont on ne doute pas qu'elles agissent sur les fonctions physiologiques. Elles illustrent dans quelle direction les recherches doivent progresser *vers* une physiologie anthropologique.

---

(1) *Phénoménologie de la Perception*. N.R.F. 1945, p. 467.

1<sup>e</sup>. Il faut se rendre compte que la station debout amène une réorganisation de plusieurs régulations intraorganiques, p.ex. celle de la circulation sanguine. « When man's subhuman ancestors dared to rise and walk upon their hind legs, they essayed a physiological experiment of no mean difficulty » (1).

L'influence de l'attitude humaine sur la circulation dans les organes divers, p.ex. dans le cerveau, sur la pression artérielle centrale et la stabilité des régulations, dépend de plusieurs facteurs individuels et situationnels. Nous en sommes un peu renseigné par les études des cliniciens (CHRISTIAN), mais il nous faut encore un grand nombre de recherches systématiques sur des personnes d'une constitution et d'un âge différents.

Ce sont aussi les expériences médicales et la physiologie expérimentale qui nous convainquent que l'attitude debout habituel doit amener à une influence sur la respiration, les fonctions des intestins, et sur les adaptations nécessaires en cas d'un changement d'attitude, surtout celui du sommeil. Cette influence est aussi déterminée par la caractéristique individuelle qui comprend la constitution psychophysique innée et la transformation de cette constitution au cours de l'existence.

2<sup>e</sup>. Le milieu culturel protège les variations et les mutations défavorables qui se produisent spontanément dans les générations humaines. La conséquence est une différence remarquable entre les individus, qui se manifeste depuis la naissance. Il est compréhensible qu'une particularité individuelle chez le nouveau-né peut sembler très futile, mais pourtant cette particularité peut désigner une entrée différente dans le monde, donc une déviation, au début minimal, du développement habituel de l'enfant, dirigé par les habitudes et les normes de la société. Ces habitudes et ces normes s'expriment dans le traitement du nourrisson, dans le dressage et l'éducation, surtout dans la *réaction* du milieu à toute particularité déviante. Une particu-

---

(1) AMERSON cit. par WIGGERS, *Physiology in health and disease*. 5th. ed. Philadelphia, p. 630.

larité du nouveau-né peut inaugurer non seulement une existence anormale, mais elle peut aussi conduire à une constitution physiologique exceptionnelle.

Nous ne sommes que mal renseignés sur les différences somatiques et réactionnelles des nouveaux-nés. On sait qu'il existe une différence d'excitabilité, de sensibilité aux sons, du métabolisme basal, de la périodicité du sommeil, mais on n'a pas étudié les conséquences physiologiques. Pourtant cette étude sera d'importance pour la compréhension des relations réciproques entre la forme générale de l'existence et la constitution physique.

Un exemple l'illustre MIRSKY (1) a montré une grande variabilité de la sécrétion de suc gastrique chez les nourrissons. Une hyper-sécrétion introduit une autre relation avec la mère, car l'enfant est difficile à rassasier. Les tensions, le désagrément, l'inquiétude, l'angoisse qui en résultent, provoquent une dérégulation neuro-humorale. Celle-ci provoque plus tard chez 10% des enfants un ulcère duodéal.

Le physiologiste qui veut saisir la relation entre l'historicité des situations affectives et les régulations végétatives, trouve un terrain vaste de recherches dans la position exceptionnelle de l'enfant durant la première année de sa vie. PORTMANN l'a désigné très bien comme une année extra-utérine, dans laquelle le développement corporel est achevé en liaison intime avec toutes les nuances de l'amour maternel.

L'effet catastrophique causé par un manque d'affectuosité a été décrit comme l'hospitalisme (2).

3<sup>e</sup>. Une autre point de vue qui ouvre des perspectives sur une physiologie anthropologique nous est donné par le fait essentiel, que parmi les être vivants, c'est seulement l'homme qui n'a pas une nourriture ni un climat naturels.

---

(1) *Psyche* XV, 1961-62.

(2) Il est intéressant à savoir qu'on a observé chez les veaux, que la constitution se développe plus favorablement si les jeunes animaux sont soignés individuellement avec une gentillesse appropriée.

Les habitudes alimentaires ne sont que jusqu'à un certain degré adaptées au besoin objectif du corps. L'expérience de tous les jours montre la variation individuelle de la faim, de l'appétit et du goût. Les excès ont été étudiés par les médecins. Ces études démontrent d'une façon convaincante l'influence des situations actuelles et de leurs significations déterminées par des conflits affectifs de jeunesse, sur le *sens* de ces sensations corporelles, qui, en général, sont les signes d'un besoin de nourriture. Les observations concernant l'anorexie nerveuse et la voracité pathologique nous apprennent que même un besoin aussi fondamental que la faim, dépend de quelques facteurs corporels, qui n'agissent pas automatiquement. L'effet, par exemple, d'une hypoglycémie sera en général senti d'une façon non équivoque, mais il se peut que la personne en ignore complètement la signification originale.

Les sensations qui chez l'animal supérieur et chez l'homme « normal » suscitent les comportements de nutrition, peuvent donc dans l'existence humaine changer de sens.

Il se peut qu'une personne n'éprouve qu'un malaise indéfinissable, une agitation diffuse, une désorganisation légère, une inquiétude ou un certain vertige. Les observations des diabétiques prouvent que la signification des sensations de faim sont très variables et qu'elles ont une répercussion sur les régulations neuro-humorales associées d'origine au besoin de nourriture. Il n'y a pas de démarcation précise entre l'appétit normal et anormal.

L'enfant apprend à régler son besoin de nourriture aux horaires alimentaires, à la valorisation des différents aliments et au climat affectif du milieu familial. L'anorexie des jeunes filles à l'âge de la puberté prouve la relation de la situation affective et de l'appétit. Tout de même il y a aussi un facteur endogène, une constitution phénotypique qui joue un rôle.

KATZ a montré que les enfants qui préfèrent la viande ont une autre physionomie que ceux qui préfèrent les sucreries, mais on ignore leur différence physiologique.

Quant à l'adaptation au climat, on observe, comme dans l'adaptation aux aliments, que les régulations primaires sont encadrées par une structure de significations résultant de l'existence culturelle. Il est évident qu'il existe chez l'homme comme chez les espèces des animaux supérieurs un homéostasie thermique. Cette régulation devient défectueuse s'il lui manque les sensations de froid et de chaleur. Il est probable que ses sensations aient pour l'animal une signification sans équivoque.

Pour l'homme la signification de la température sentie dépend de la situation dans laquelle il est engagé, de l'« état » d'âme, de l'humeur, de la disposition et de la conscience de soi — donc d'un système de valeurs incarné au cours de l'existence.

DARWIN savait déjà que la régulation de la température et de la circulation périphérique qui en est un des facteurs les plus importants dépend largement de la culture. Il a observé que les indigènes habitant la Terre de Feu pouvaient se mettre tout nus dans la neige sans en ressentir aucun malaise. La radiation de chaleur par la peau était tellement forte, que la neige fondait autour d'eux.

Dans notre civilisation ce ne sont que le visage et les mains qui sont exposés à l'influence de la température de l'ambiance. Il est intéressant que notre régulation thermique dépend surtout des sensations provenant de la peau faciale qui possède la plus grande densité de thermorécepteurs. La température du front est très constante et on a prouvé que l'homme peut sentir au front un changement de température d'un centième de degré.

4<sup>e</sup>. Il est important de réaliser que le travail humain se rapporte à la subjectivité et aux circonstances d'une façon exceptionnelle et qu'on ne saurait comparer aux relations des animaux avec leurs activités.

Aussi les adaptations de nos fonctions physiologiques aux différentes formes de travail ont-elles leur propre caractéristique.

Nous disposons déjà de bien des informations concernant

cette caractéristique par nombre d'études sur le travail humain et par les recherches sur la physiologie du sport. Ces études et ces recherches nous ont convaincu qu'un des plus importants thèmes d'une physiologie anthropologique est la fatigue physique et psychique de l'homme.

5°. Les régulations endocrines et la dépendance du système hypothalamo-hypophysaire ne se trouvent pas seulement chez l'homme dans un rapport continu avec les états d'âme et les émotions, mais ces régulations sont aussi déterminées par les phases critiques de l'existence humaine. Les plus importantes en sont la puberté et la vieillesse.

Les émotions humaines et les états affectifs qui caractérisent en général les phases de notre existence sont incomparables aux émotions réactives des animaux.

Notre vie émotive et nos dispositions affectives dépendent de la structure culturelle intégrale et donc du système de valeurs accepté par notre société.

Les conflits qui résultent des effets désorganisant des émotions refoulées s'expriment dans plusieurs fonctions physiologiques. Nous connaissons ces effets corporels par des observations de clinique.

La vaste littérature sur le « stress » en donne un exemple impressionnant.

6°. La vie spirituelle est — comme nous l'avons déjà relevé plus haut — sans doute la plus spécifique des propriétés humaines.

La morphologie fonctionnelle du cerveau qui conditionne même dans les détails la vie spirituelle est devenue un domaine d'étude autonome. Il est impossible de résumer ici les résultats et les perspectives théoriques de la neurophysiologie. Il est à noter que c'est surtout le problème de la localisation qui est au centre des études neurophysiologiques.

Sans doute ce problème est de grande valeur pour la connaissance des conditions primaires des manifestations psychi-

ques. Mais il est nécessaire de se rendre compte que ce n'est pas le cerveau mais que c'est l'homme qui pense, qui perçoit, qui se souvient, etc.

La neurophysiologie s'est développée en rapport avec les observations médicales, l'expérimentation sur les animaux, et à présent surtout par les recherches électro-physiologiques.

Toutes ces données ne nous procurent que des indices indirects des états de conscience et de tout ce qui en dépend. Il me semble que notre connaissance de la relation entre la vie psychique et le corps humain est plus favorisée par les recherches qui visent les comportements et l'influence du système nerveux sur les organes intérieurs.

Ainsi un thème important de la physiologie vraiment humaine est l'analyse des réactions psycho-physiques se présentant dans la vie normale et qu'il faut concevoir comme des crises existentielles telles que le vertige, l'impuissance, l'évanouissement, la nausée, etc.

En résumant je me permets de répéter que l'idée d'une physiologie anthropologique comme science empirique est fort simple.

Pour élaborer, en partant de cette idée, une connaissance systématique et bien fondée, il sera nécessaire de rassembler toutes les données répandues dans la littérature médicale et dans toutes les études traitant du rapport de la personnalité et de sa réaction physiologique.

Je pense à cet égard aux recherches sur le travail industriel, aux recherches climatologiques et aux expériences fournies par les laboratoires d'aviation.

Pour terminer je veux illustrer par un exemple ce que j'entends par une physiologie anthropologique. Dans la littérature médicale on trouve de multiples données sur la labilité végétative et surtout sur la labilité circulatoire.

On ne sait rien des variations de cette labilité chez les hommes normaux.

Nous disposons à présent de méthodes de recherche qui nous permettent d'examiner cette labilité et de recueillir des faits empiriques.

Ainsi j'ai pu constater au moyen d'un tachycardiographe jusqu'à quel point la fréquence cardiaque individuelle est variable. La corrélation de cette variabilité avec la structure de la personnalité est encore à établir.

Puisqu'il est possible d'enregistrer la fréquence cardiaque par émission radiographique, on peut faire des recherches même chez les nouveaux-nés et dans des conditions parfaitement naturelles.

J'espère avoir encore l'occasion de faire plus tard une communication sur ces recherches et de montrer quels sont les problèmes qui se posent en physiologie si l'on part de l'idée que l'organisation corporelle dépend aussi de la personnalité humaine et donc de sa relation existentielle au monde, à autrui, au système de valeurs et à soi-même.